

## PROLOGUE

D'habitude, le pape Célestin IV considérait ses homélies du mercredi matin au Vatican comme des activités plaisantes de son agenda – l'occasion pour lui de se connecter à ses ouailles venues du monde entier, dans une atmosphère décontractée, voire festive. Ce matin-là, il se leva de bonne heure, pria dans la chapelle de sa résidence Sainte-Marthe et prit un petit déjeuner convivial avec son équipe dans le réfectoire. Alors qu'approchait l'heure de ses derniers préparatifs, il aperçut sa secrétaire personnelle et son cardinal secrétaire d'État qui pénétraient dans la pièce, la mine quelque peu lugubre.

Célestin s'excusa et les rejoignit à une table inoccupée dans un coin.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il. On dirait que vous m'apportez de mauvaises nouvelles.

Sœur Elisabetta, sa secrétaire personnelle, posa un dossier devant lui.

— Saint-Père, nous pensons que ce serait une bonne idée de prononcer une homélie différente ce matin.

— Et pourquoi donc ?

— À cause de la fréquentation, dit le cardinal Da Silva. Plutôt anémique.

— C'est-à-dire ?

Avec son smartphone, sœur Elisabetta avait pris quelques photos de la place Saint-Pierre, depuis une fenêtre située en haut du palais Apostolique, et elle les lui montra.

Le pape mit ses lunettes.

— Grand Dieu, dit-il. Quand avez-vous pris ces photos ?

— Il y a à peine un quart d'heure.

Da Silva poursuivit :

— Le soleil brille, Saint-Père, le ciel est bleu et il fait bon. Et pourtant, les gens ne se sont pas déplacés.

Le pape regarda à nouveau les photos. En un jour pareil, la *piazza* aurait dû être couverte de monde – des touristes venant de douzaines de pays, des Romains, des pèlerins, des membres du clergé de l'Italie et de toute l'Europe. Mais aujourd'hui, le sol du Vatican était, au mieux, à moitié vide, et l'on apercevait de grandes parcelles de pavés.

Il y avait encore un mois, la *piazza* était bondée pour l'allocution du pape, mais depuis, de semaine en semaine, la fréquentation n'avait cessé de diminuer. Jusqu'à ça, aujourd'hui.

Célestin parcourut le texte de l'homélie.

— Je sais que vous ne venez pas d'écrire ça, dit-il.

— Nous l'avions préparée à l'avance, au cas où, répondit Elisabetta.

— C'est tout de même dur, vous ne trouvez pas ? Des excommunications ?

Da Silva hocha la tête avec gravité.

— La Curie en est certaine, Saint-Père : il est temps d'être plus dur, de combattre le feu par le feu avant de perdre totalement le contrôle de la situation. Aujourd'hui est l'occasion parfaite pour commencer à se défendre plus vigoureusement.

Célestin referma le dossier et fixa le vide. C'était un homme massif et sa grande poitrine se soulevait de haut en bas, faisant tressauter la croix en argent pendue à son cou.

— Est-ce moi qui ai fait cela ? demanda-t-il. Ai-je précipité les changements ? Ai-je mal jugé l'humeur des fidèles ? Ai-je été incapable de percevoir les miracles alors qu'ils me crevaient les yeux ?

— Saint-Père... dit gentiment Elisabetta.

Les yeux du pape s'embruèrent tandis qu'il poursuivait :

— Serais-je le responsable du plus grand schisme dans l'histoire de l'Église catholique ?

*Tugatog, cimetièrre public, Manille, Philippines*

Le mardi était le jour de la clinique au cimetière. Pour un étranger, cela pouvait paraître bizarre qu'une clinique itinérante ait choisi un terrain municipal de sépultures comme QG, mais pour les habitants du bidonville de Malabon City, dans la métropole de Manille, Tugatog constituait en quelque sorte un lieu sûr. En tout cas de jour. La nuit, les toxicos escaladaient les enceintes et traînaient parmi les tombes en béton qui se dressaient comme des barres d'immeubles, ils s'y shootaient, fumaient, sniffaient, dealaient. Mais la lueur du jour ramenait la tranquillité et les pauvres et les malades se sentaient protégés, à l'abri, parmi les morts et leurs proches endeuillés.

Le camion d'Action médicale mobile était garé dans son emplacement habituel près du portail principal de la rue Docteur-Lascano. La petite équipe de bénévoles humanitaires – des médecins et infirmières portant le tee-shirt bleu pâle de l'organisation – était au beau milieu d'une session médicale de six heures lorsqu'une patiente adolescente affublée de lunettes aux verres épais dépassa l'une des files d'attente. Elle était accompagnée de sa mère, qui avait l'air si jeune qu'elle aurait également pu passer pour une adolescente. On avança une chaise

en plastique à la jeune fille, sous l'auvent à l'ombre du camion, et elle s'y affala, inerte, l'air pas trop dans son assiette, ratatinée par la chaleur.

L'infirmière – une Tsino, une Philippine chinoise – jeta un coup d'œil à la longue file de patients appuyés ou assis parmi les tombes. Elle n'avait pas le temps de prendre des gants.

— Comment tu t'appelles ?

La fille mit un certain temps à répondre.

— Allez, petite, tu as vu la queue derrière toi ?

— Maria Aquino.

— Quel âge as-tu ?

— Seize ans.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

À nouveau, Maria fut longue à la détente et sa mère répondit pour elle.

— Elle a des nausées.

— Depuis combien de temps ? demanda l'infirmière.

— Deux semaines, répliqua sa mère. Elle n'arrête pas de vomir.

— De la fièvre ? Des diarrhées ?

Maria secoua la tête. Ses cheveux semblaient ne pas avoir été lavés depuis un certain temps. Son tee-shirt était sale.

— À quel moment de la journée vomit-elle ?

— Surtout le matin, répondit sa mère, mais parfois aussi plus tard.

— Tu es enceinte ? demanda l'infirmière en regardant la jeune fille droit dans les yeux.

— Elle n'est pas enceinte ! s'écria la mère offusquée.

— C'est à *elle* que j'ai posé la question, riposta l'infirmière.

La jeune fille donna une réponse étrange.

— Je n'en sais rien.

L'infirmière prit la mouche.

— Écoute, tu as couché avec un garçon, oui ou non ?  
La mère bondit.

— Elle n'a que seize ans ! C'est une fille bien, elle va à l'école catholique. Qu'est-ce que c'est que cette question ?

— C'est la question qu'une infirmière pose à une fille qui vomit tous les matins. À quand remontent tes dernières règles ?

L'adolescente haussa les épaules.

— À quand ? demanda sa mère.

— Je ne fais pas attention.

L'infirmière se dirigea vers une étagère et saisit un gobelet en plastique.

— Maria, va dans le camion et fais pipi dans le gobelet. Ramène-le-moi et attends là-bas. Patient suivant !

L'infirmière expédia trois autres patients avant de se rappeler le verre d'urine. Elle prit un bâtonnet de test en plastique, comme ceux que les gens ayant les moyens peuvent se procurer en pharmacie, et le plongea dans le liquide. Quelques secondes plus tard, elle appela Maria et sa mère.

— OK, tu es enceinte.

— Non, ce n'est pas possible ! s'écria la mère furieuse.

— Vous voyez cette ligne bleue. Enceinte. Tu te souviens avoir eu une relation sexuelle, maintenant, ma puce ?

Elle n'avait pas dit « ma puce » gentiment. La fille secoua la tête et l'infirmière réagit en faisant de même.

— Un des docteurs va t'ausculter. Doux Jésus, comment vais-je venir à bout de cette queue aujourd'hui, moi ?

À l'intérieur du camion, protégé par des rideaux, le docteur, également un Tsino, jeta un coup d'œil au mot

de l'infirmière et demanda à Maria de se hisser sur la petite table. Après avoir vainement tenté, pendant une ou deux minutes, de déterminer si la fille savait comment on tombait enceinte, il abandonna et remonta les étrières.

— À quoi ça sert ? demanda Maria.

— Enfile cette blouse et enlève ta culotte. Mets tes pieds là-dedans et écarte les jambes. Comme ça, je peux examiner tes organes génitaux.

— Je ne veux pas.

Sa mère lui dit que c'était OK. Les femmes faisaient ce genre de choses.

Le docteur mit des gants et ajusta une lampe frontale. Il dut presque lui écarter les jambes de force. Tout en l'examinant sous la blouse, il émit quelques grognements puis releva la tête.

— C'est bon, tu peux te rhabiller.

— Quoi ? C'est tout ? demanda la mère. Ce n'est pas un vrai examen.

— Ça ne servirait à rien de procéder à un examen manuel ou d'utiliser un speculum, répondit-il. Elle est vierge. Son hymen est intact. Il y a un orifice suffisant pour que ses règles s'écoulent, mais c'est bien l'hymen d'une vierge.

— Alors, elle n'est pas enceinte ?

— Elle ne peut pas l'être. Ce doit être un positif erroné. On va faire un test sanguin rapide.

— Je déteste les aiguilles, pleurnicha l'adolescente.

— On te pique juste avec une épingle, ne t'en fais pas.

Cinq minutes plus tard, le docteur ouvrit les rideaux et revint avec l'infirmière. Tous deux avaient l'air perplexes.

— Le test est positif, dit le docteur. Tu es enceinte de six ou sept semaines.

La mère faillit bondir de sa chaise.

— Mais vous avez dit que...

— Je sais ce que j'ai dit. Je crains que ce soit au-delà de mes compétences. Je vais l'envoyer au Centre médical Jose Reyes pour qu'elle voie un spécialiste. Il doit forcément y avoir une explication logique.

Après que la mère et la fille eurent quitté le camion, les doigts cramponnés au document à présenter à l'hôpital, l'infirmière demanda au médecin de quoi il s'agissait, selon lui.

Il avoua sa profonde confusion et ricana nerveusement.

— Il s'est écoulé deux mille ans depuis la dernière Vierge Marie. Ce qu'on vient de voir, c'est peut-être bien un sacré miracle.

*Demre, Turquie*

**E**n plein cœur de l'été, les températures diurnes sur la côte sud de la Turquie atteignaient des pics oppressants, mais en soirée, la brise de la mer d'Égée tenait ses promesses de nuits fraîches et reposantes. Cal Donovan aimait ces bourrasques vives qui s'invitaient par la fenêtre ouverte tandis qu'il se douchait et s'habillait, choisissant son bermuda le plus propre et sa dernière chemise repassée.

Il alla dans le séjour de la petite maison qu'il partageait avec son colocataire, l'archéologue turc Zemzem Bastuhan. Zemzem leva les yeux de son ordinateur portable et demanda :

— Tu sors ?

— Je vais prendre un verre, Zem. Tu viens ?

— Peux pas. Dois finir ça. Passe une bonne soirée.

L'air du soir était chargé d'effluves de viande grillée et d'épices suaves. Cal, cependant, ne marcha pas en direction du centre-ville et de ses bars bondés de touristes, mais remonta vers les fouilles. Si Zem l'avait surpris en se joignant à lui, cela aurait mis un grain de sable dans ses plans bien huilés, mais il était prêt à parier que Zem refuserait, étant du genre bosseur et pas spécialement porté sur la boisson. On ne pouvait pas en

dire autant de Cal. Depuis son arrivée sur le site archéologique, un mois plus tôt, il s'était entiché de l'alcool du coin, le raki, pour lequel il délaissait même sa boisson de prédilection, la vodka. Évidemment, le résultat était commun aux deux boissons : une légère gaieté, une légère insouciance, suivies d'une légère gueule de bois le lendemain matin.

Ici, Cal était traité comme un pacha. En tant que codirecteur des fouilles archéologiques américano-turques de Myra, il apportait les financements décisifs de l'université de Harvard et de la Fondation nationale scientifique pour un projet qui suscitait la fierté du pays. Myra, une ville dans la région de l'Antiquité grecque de Lycia, avait constitué une destination de pèlerinage pour les chrétiens byzantins. La ville moderne de Demre tirait sa notoriété de son église construite au quatrième siècle par l'évêque de Myra, saint Nicolas – à l'origine du célèbre père Noël – et de récents travaux de fouilles archéologiques avaient révélé sous la ville une cité antique chrétienne, remarquablement bien préservée. Le professeur Bastuhan de l'université d'Istanbul avait lancé les fouilles et effectué la majeure partie des travaux à Myra, mais, à court de financements, il avait appelé Cal à la rescousse en tant que codirecteur.

Cal avait sauté sur l'occasion. Il occupait une double chaire de professeur de l'histoire des religions à la Harvard Divinity School et d'archéologie biblique au département d'anthropologie de Harvard, mais cela faisait des lustres qu'il n'était plus allé sur le terrain. Myra lui offrait l'opportunité de manier à nouveau la truelle, et, à ses étudiants de Harvard, de passer un été studieux en Turquie. Seul inconvénient, il ne pourrait pas effectuer ses recherches estivales annuelles au Vatican.

Même dans l'obscurité, certains habitants réguliers de Demre, au cours de leur promenade vespérale, se découvraient devant lui et murmuraient « Profesör » lorsqu'ils le croisaient. À l'approche des fouilles, deux étudiants de troisième cycle traversèrent la rue pour le saluer.

— Vous travaillez tard ? demanda Cal.

— On boucle juste l'archivage, répondit l'un d'entre eux.

L'autre ajouta :

— On va faire un tour au Mavi pour prendre un verre. Tu veux venir avec nous ?

— Peut-être tout à l'heure. J'ai encore quelques trucs à finir.

— Géraldine est encore là-haut.

— Ah oui ?

Il était au courant.

Géraldine était française et ils avaient plaisanté sur le fait que tous les chouettes mots anglais décrivant ce qu'ils traficotaient – *assignation, rendez-vous* – venaient du français. Géraldine Tison était une jeune diplômée d'archéologie, maître de conférences à la Sorbonne, et n'avait jamais participé aux fouilles de Myra auparavant. Durant sa première semaine sur le site, elle travaillait dans le cabanon de Quonset aménagé en bureau lorsqu'elle avait jeté un coup d'œil par la fenêtre et aperçu Cal en train de grimper l'échelle d'une excavation proche, où il était allé inspecter les vestiges d'une chapelle du onzième siècle qui venaient d'être déterrés. Une paire de jumelles était pendue au mur et elle s'était retenue pour ne pas examiner de plus près ce grand type ébouriffé aux biceps musclés. Mais cela aurait été un peu trop flagrant.

— C'est qui ? avait-elle demandé à la place à sa collègue turque.

— C'est le codirecteur américain. Professeur Donovan, avait répondu celle-ci.

— Je m'attendais à quelqu'un de plus âgé, avait dit Géraldine.

— Il te plaît ?

— Couci couça.

C'était un demi-mensonge.

Lorsqu'elle l'avait revu plus tard sur le site, elle avait quitté le cabanon et s'était dirigée vers les toilettes des femmes, arborant un sourire compassé en le croisant, ce qui équivalait à lancer un hameçon dans un aquarium. Le poisson avait mordu immédiatement.

— Salut, je suis Cal Donovan, avait-il dit en s'arrêtant brusquement.

— Et moi, Géraldine Tison.

— De la Sorbonne, avait ajouté Cal. Bienvenue à Myra. J'allais justement vous rencontrer. Je mets un point d'honneur à recevoir personnellement les nouveaux membres du corps enseignant.

— Eh bien, me voici, avait-elle répliqué d'une voix mélodieuse.

— Nous pourrions peut-être discuter de nos avancées depuis le début de l'été autour d'un verre, ce soir, avait-il dit. Notre repaire est le Mavi, un bar en ville.

— Avec plaisir.

Les fouilles étaient situées un peu à l'extérieur de la ville, dans une ancienne oliveraie. Les sondes souterraines avaient révélé que la cité antique de Myra était vaste et s'étendait quasiment sous la surface entière de la ville moderne de Demre, mais d'un point de vue logistique, les archéologues ne pouvaient excaver que sur du terrain non construit en périphérie, après l'avoir acquis

des fermiers autochtones. Le cabanon Quonset était installé à quelques centaines de mètres du premier pâté de maisons, et, les nuits sans lune, la lumière filtrant de ses fenêtres constituait la seule source de lumière dans le coin. La porte du cabanon n'était pas fermée à clé.

Géraldine leva les yeux du tas de fragments de poterie posé sur son bureau. C'était une spécialiste de la céramique byzantine et une experte des puzzles en trois dimensions. Comme en témoignaient le pot de colle et la flasque de pèlerinage à demi-assemblée.

— Tu devrais fermer la porte à clé quand tu es toute seule ici, la réprimanda Cal.

— Gareth et Anil viennent juste de partir.

— Je les ai croisés.

Il verrouilla la porte.

Sur ce, elle se leva, éteignit la lampe de bureau et s'approcha de lui, l'alléchant avec une bouteille de raki. Elle se pressa lentement contre lui et atterrit dans ses bras. Après le premier long baiser de la soirée, elle reprit son haleine et lança :

— J'en avais besoin.

— Il semblerait que tes besoins ne soient pas entièrement comblés, dit-il.

Il y avait un lit de camp tout au fond du cabanon, vestige des premières années de fouilles, à l'époque où quelqu'un devait dormir sur place pour protéger les artefacts excavés du vol. Désormais, les objets d'ornementation en bronze, argent et or découverts durant la saison étaient conservés dans un coffre-fort massif mais les items moins précieux, comme les poteries de Géraldine, étaient placés dans des tiroirs non verrouillés. Avec l'injection de nouveaux financements, on avait également installé un système de sécurité directement relié au poste de gendarmerie locale, mais le lit était

resté. S'il était utilisé de temps à autre pour une brève sieste d'étudiants, Cal et Géraldine lui avaient assigné un usage différent. Ils étaient tous deux célibataires, mais Cal aurait jugé non professionnel d'afficher leur relation. Certes, la ville de Demre se dévergondait l'été, mais la Turquie n'en demeurerait pas moins un pays conservateur, et, en tant que codirecteur, il ne voulait pas commettre d'impair vis-à-vis du gouvernement. Il ne pouvait pas l'amener chez lui – Zemzem était constamment là – et elle aussi avait des colocataires, par conséquent, ils avaient adopté ce *modus operandi* depuis quelques semaines.

Le sexe fut aussi frénétique et farouchement intense que d'habitude, et après, tandis que l'obscurité les enveloppait, elle s'aventura dans un lieu encore inexploré. L'avenir.

— Tu t'en vas la semaine prochaine, dit-elle.

Le lit de camp était trop étroit pour une conversation côte à côte. Il se leva et commença à enfiler ses vêtements sur son corps toujours transpirant.

— Vendredi prochain. Ça a passé vite, n'est-ce pas ?

— J'essayais de ralentir le temps.

— Ah bon ? J'aimerais bien savoir faire ça, moi aussi.

— Il suffit d'être dans le présent autant que possible. Ça requiert de l'entraînement et pas mal de concentration intellectuelle.

— Et ça a marché ?

— Voyons voyons, s'esclaffa-t-elle. On a encore une semaine. J'imagine que tu vas rentrer à Cambridge ? Je n'ai jamais mis les pieds à Harvard. Je pourrais peut-être y faire un tour un de ces jours.

Cal reboutonna sa chemise et contempla le corps svelte et dénudé de Géraldine. S'il avait été honnête, il

lui aurait répondu qu'après Demre, ils ne se reverraient probablement plus jamais. On ne peut pas dire qu'il lui avait menti ces dernières semaines. Mais ils n'avaient jamais abordé ce point, sans doute délibérément.

— En fait, je passe par l'Islande avant de rentrer chez moi.

— Pourquoi l'Islande ?

— À vrai dire, j'y rejoins une amie.

Elle s'assit et croisa les bras sur sa poitrine.

— D'accord. C'est une bonne amie ?

— Je n'en sais rien. C'est justement ce que je souhaite découvrir.

À l'instant où elle attrapait son soutien-gorge, la poignée de la porte tourna et le verrou cliqueta. Dehors, un homme parla en turc.

— Rhabille-toi, vite, murmura Cal.

Un visage fantomatique apparut furtivement par la fenêtre plongée dans les ténèbres. Puis un caillou brisa la vitre avec fracas. Une main atteignit le loquet à l'intérieur, le déverrouilla et ouvrit la fenêtre cassée.

En turc, l'homme dit à son collègue :

— C'est bon, il n'y a pas d'alarme.

Cal chuchota à Géraldine de se cacher sous un bureau.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? lui répondit-elle à voix basse, mais il était déjà en train de ramper de l'autre côté.

Il avait l'intention de se faufiler jusqu'au mur et de saisir le cambrioleur par le cou puis de le plaquer à terre mais le type était leste comme un chat et entra en un éclair.

Ce qui marchait le mieux avec les cafards, c'était la lumière. Cal appuya sur l'interrupteur et le cabanon fut soudain illuminé par une fluorescence aveuglante.

L'intrus, un gars sec et nerveux aux joues creusées, se figea en voyant Cal.

— Tu parles anglais ? demanda Cal, penché en avant, solidement planté sur ses pieds.

L'homme regarda les mains de Cal, serrées en poings.

— Un peu.

— Bien. Mon turc n'est pas terrible. Tu dois partir.

Un deuxième larron surgit à la fenêtre et dit quelque chose en turc.

L'homme à l'intérieur lui répondit. Cal avait espéré qu'ils battraient en retraite, mais ils n'en faisaient pas mine. Il s'avança d'un pas pour forcer le cambrioleur à rester sur la défensive.

— Ouvre coffre-fort, dit l'homme en tendant son doigt malingre.

— Je ne connais pas la combinaison. Vous devez sortir par cette fenêtre sinon je vous y balance.

D'un geste expert, un opinel apparut dans la main de l'homme, et le second malfrat, plus costaud, se faufila par la fenêtre. Ça ne prenait pas une bonne tournure. Il attendait probablement que son complice lui ouvre la porte. Le type mince sourit lorsque Cal recula mais son sourire s'évanouit quand celui-ci saisit un balai-brosse appuyé contre le mur.

Cal s'avança vers lui, le menaçant des poils tandis que le malfrat reculait vers la fenêtre ouverte.

Cal était entraîneur au club de boxe interne de Harvard et il apprenait aux débutants à utiliser un avantage lorsqu'ils étaient en position asymétrique. Comme introduire une arme à feu dans une bagarre au couteau. Sauf que dans ce cas, il faudrait faire avec un balai.

Il se rua sur le type comme un soldat muni d'une baïonnette et le coinça au niveau de la pomme d'Adam

avec la tête du balai. Gémissant de douleur, l'homme tenta de repousser le balai de sa main libre tout en agitant le couteau le plus près possible du corps de Cal de l'autre.

Cal bondit en arrière puis chargea à nouveau, les poils dans le visage, acculant le malfrat contre le mur. Lorsque l'homme perdit l'équilibre, Cal balança le balai en un arc de cercle nerveux et la tête en bois atterrit à toute volée contre le crâne de son adversaire. Le *chtonk* du bois sur l'os éclipsa le bruit du manche du balai se fendant en diagonale.

Étourdi par le coup, l'homme desserra la main. Le couteau tomba par terre et Cal donna un coup de pied agile, l'envoyant valdinguer sous une bibliothèque.

Maintenant, le type costaud avait entièrement passé ses épaules à travers la fenêtre. Il était sur le point de laisser la gravité faire le reste. Mais avant qu'il y parvienne, Cal se tourna vers lui et fit tourner le balai. Malheureusement pour le gars, la tête du balai se détacha, laissant apparaître un bout pointu que Cal utilisa pour transpercer une épaule charnue. En hurlant, le type se rejeta en arrière par la fenêtre et disparut en courant dans la nuit.

Désormais, il ne restait plus que le type malingre contre Cal et il échangea un avantage asymétrique – le manche pointu – contre un autre, ses poings, et se débarassa de sa lance. Il s'approcha du type et se pencha au-dessus de lui avec une pose agressive.

Il n'en fallut pas davantage.

Le cambrioleur marmonna :

— Je pars, je pars...

Puis il se faufila de biais vers la porte, s'acharnant sur le verrou jusqu'à ce qu'il s'ouvre.

Le danger passé, Cal s'affala sur un canapé, en nage. Il n'avait pas flanché pendant l'incident, mais maintenant, il se sentait tout flageolant.

Géraldine sortit de sa cachette.

— Bon sang, ça va ? demanda-t-elle.

— Oui, ça va.

— Je n'en croyais pas mes yeux, s'exclama-t-elle. Comment ça se fait que tu te bats comme ça, Cal ? Tu es un universitaire !

— Ça m'arrive de me mettre en rogne, dit-il en haletant. Je dois travailler là-dessus.